

LA COMPAGNIE DES HOMMES PRÉSENTE

# **COLLECTIONS**

---

## **7 TABLEAUX :**

Le grand Large

**Les épaules de Marie**

Les hanches de Dolorès

Quelques pas dans le ciel

Denise et le fil invisible

La journée test

Lucienne n'aime pas les chiffres

### **NOS REMERCIEMENTS CHALEUREUX :**

**à tous les participants :** Germaine, Lolita, Suzanne, Jeannine, Jacqueline, Françoise, Pauline, Michel, Claude ainsi que Annie, Ginette..., au théâtre Silvia Monfort.

### **PARTENAIRES FINANCIERS :**

DAC de la ville de Paris, Paris Habitat-OPH, DPVI, Mairie du XV<sup>e</sup>, DRAC Ile-de-France, association Entr'aide/Mix'âges.

# les ÉPAULES de MARIE

DE OLIVIER CHARNEUX





Quand on rencontre Marie, 78 ans en 2008, on pense tout de suite à Saint-Germain-des-Prés, celui de l'après-guerre, le quartier de la jeunesse pétillante, souvent bourgeoise, qui se demandait comment vivre après tant d'abominations et après la bombe atomique, qui se demandait également si elle allait réussir à tout reconstruire, si ça valait la peine ou s'il ne fallait pas mieux s'amuser, oublier, profiter de la vie. Ce n'est pas seulement le style vestimentaire de Marie qui nous fait penser à cette période (cette liberté tenue dans les habits portés près du corps, jupe au-dessus du genou et collants, col roulé et cheveux en pétard) mais aussi une attitude face à l'existence qui donne de l'élan. « On n'est pas sur terre pour s'ennuyer ni ennuyer les autres, dit-elle. J'aime faire le clown par charité chrétienne ! J'ai compris ce qu'était la vie, une bulle de champagne, qu'il vaut mieux boire de suite. La vie, oui, il faut l'aimer. »

Aimer la vie. Il faut entendre Marie proclamer cette injonction, elle qui a tant été marquée par la vision de la mort et les deuils. D'abord, son frère qu'elle a vu rentrer en 1945 d'un camp de concentration pesant trente-trois kilos, le corps encore endolori d'avoir été battu pour avoir saboté une usine, elle, avait 14 ans. Ensuite, le bonheur a duré vingt-huit ans et la mort est venue. Elle a frappé son foyer pendant une période précise qui a duré vingt ans, comme un revers à la légèreté de ses jeunes années. Ensuite, la mort l'a laissée pour aller voir ailleurs.

Marie avait 43 ans en 1973 quand son père a ouvert la série. Il a pris soin de lui dire ces paroles avant de partir : « Je ne m'inquiète pas pour toi, Marie. Je sais que tu as les épaules solides. Tu es aussi forte que la vie. » Marie avait 45 ans en 1975 quand son mari est mort d'un infarctus et lui laissa trois enfants à finir d'élever. Marie avait 51 ans en 1981 quand sa petite dernière est morte d'une overdose à l'âge

# Les EPAULES de MARIE

---

de 22 ans. Marie avait 62 ans en 1992 quand son fils aîné est mort d'une tumeur au cerveau à l'âge de 38 ans. Quatre deuils en 20 ans, il fallait bien les surmonter, avoir les épaules, si on veut vivre encore ! Marie, suivant les prédictions de son père, les avait, les épaules et elle n'en revient pas.

Elle raconte. A la mort de son mari, il a fallu qu'elle résolve deux problèmes : déménager du 100 mètres carré que son mari louait dans le seizième arrondissement à Paris et dont elle ne pouvait assumer seule le loyer et trouver du travail pour la première fois de sa vie à 45 ans. Elle a tiré les sonnettes d'alarme, a fait appel à sa famille et à leurs relations qui ont pu l'aider. « Etre née dans une famille aisée peut servir parfois ! » reconnaît-elle avec humour. Elle a donc pu bénéficier pendant dix ans d'un logement dans le sixième et remplir le rôle de gouvernante d'une grande maison dont le propriétaire, un scientifique sous tutelle d'un oncle de Marie, tombait en régression. Elle ajoute : « Pourtant, des appuis ne suffisent pas toujours pour éviter le plongeon après de tels drames. Je ne vous la joue pas bigote mais je dois bien avouer que ma foi en Dieu m'a aidée. Elle a évolué avec le temps et ces événements. Traditionnelle, d'éducation, d'habitude, ma foi est devenue plus vraie aujourd'hui et sans pour autant aller à l'église. Je n'y vais plus depuis la mort de mon mari. A ceux qui me le reproche, je réponds : on peut aller à la messe avec ses pieds mais y va-t-on avec son âme toute entière ? » Elle rit, se lève tout à coup de son canapé pour vous resservir du café, s'agite. Sa façon d'être, survoltée et énergique, sa manière de croiser les jambes, son regard espiègle, nous replonge soudain dans les années cinquante enfumées de sa jeunesse où avec les cigarettes, le whisky-coca était la seule drogue selon elle. « Dans nos milieux bourgeois, la drogue dure est arrivée seulement dans les années 60 et 70, raconte-t-elle. Avec le sexe d'ail-

leurs. Nous, on ne couchait pas dans notre jeunesse. On était des bourgeoises catholiques pratiquantes. On avait la trouille de tomber enceinte. Il fallait arriver vierge au mariage. On passait nos nuits dans les caves à écouter de la New Orleans ou à danser ou à faire des tours en voiture de sport (en MG, une voiture anglaise très "smart"). On avait tous des chambres de bonnes qui appartenaient à nos parents. On aimait s'y réunir pour refaire le monde et pour chanter ensemble. Quinze ans plus tard, mon fils à l'âge de 20 ans a touché à l'héroïne puis, ma fille, quinze ans après ». Elle finit sa deuxième tasse de café cul sec. Ses enfants ont parlé tout de suite de l'héroïne avec leur mère qui leur a dit qu'elle les aimait, qu'ils ne pourraient jamais justifier leur prise de drogue par manque d'amour, parce qu'ils n'avaient personne.

Deux ans après la mort de sa fille, elle a emménagé dans un appartement en HLM grâce à ses relations. 25 ans plus tard, elle fait comme si elle avait toujours vécu là. Elle ne veut surtout pas se plaindre et elle vous raccompagne en disant : « Je ne vous ai même pas proposé de jus de fruit. Je ne suis pas une bonne maîtresse de maison. J'étais faite pour être servie. »

# Claude

Photographie de Bruno Vallet

---

Ce portrait photographique ne correspond pas au portrait écrit.



## Collections

TRACES a été réalisé en avril 2006 dans la cité des Périchaux. Atelier théâtral à destination des plus de 75 ans, il s'est terminé par un temps fort de présentation au Théâtre Silvia Monfort ainsi que par une exposition photo en plein air dans la cité, le temps du mois de la photo. La compagnie propose en 2008 une avancée plus qu'une suite à ce travail. Plus ambitieux dans le temps et mettant en œuvre plusieurs artistes (metteur en scène, photographe et auteur), COLLECTIONS porte un regard croisé à trois sur le même type de population. Comment avec des outils différents rendre compte d'une collection de visages, de vies. Déclinant les formes et les formats de portraits, COLLECTIONS nous donnera à voir ou à lire une série de vignettes rendant compte de ces hommes et de ces femmes croisés durant un an. Collecter, rassembler, assembler des morceaux de vie, des morceaux de visage.

Les traduire et les transformer en matière théâtrale.

Les donner à voir et à entendre.

**Didier Ruiz**

*Nathalie Bitan a accompagné Didier Ruiz sur les portraits théâtraux.*

## La pellicule photographique

Comment photographier l'intime, l'être précieux, à partir du quotidien. J'ai regardé, j'ai écouté des femmes, des hommes pendant les rencontres pour la collection de portraits théâtraux.

S'ensuit, du mois d'avril au mois de juin 2008, des rendez-vous avec six femmes et un homme dans leur appartement HLM.

Parlez d'amour ! De l'extérieur vers l'intérieur, la tentative de mettre en scène six princesses, un prince. Passé, présent se joignent dans une collection de 7 tableaux photographiques, théâtre d'une vie.

Comme des peintures dans une salle de musée.

Suzanne. Claude. Jeannine. Jacqueline. Lolita. Pauline. Michel.

Je vous remercie pour la confiance et de nous offrir une trace de souvenir, empreinte d'une histoire sur pellicule photographique.

**Bruno Vallet**

*La série de portraits "COLLECTIONS . Photographies" est sélectionnée dans le cadre du Mois de la Photo-OFF.*

## La quintessence de nos vies

Après avoir rencontré individuellement et la plupart du temps à leur domicile, pendant une ou deux heures, 7 participantes de l'atelier théâtre de Didier Ruiz, muni d'un unique petit carnet de notes, j'ai écrit le portrait de chacune, comme un prolongement à mon dernier livre « Nous vivons des vies héroïques » composé lui aussi de portraits.

Ces portraits ne résultent aucunement d'une simple retranscription mot à mot de leurs paroles. Il s'agit plutôt pour moi de relever deux gageures : trouver à la fois ce qui pourrait être la quintessence de leur vie selon ce que chacune a bien voulu me dire et selon mon point de vue mais aussi proposer la forme la plus adéquate pour la faire parvenir au lecteur ou à l'auditeur (monologue théâtral, récit ou bien adresse). Des choix sont à faire sans cesse sur le fond et sur la forme. Que vais-je retenir de l'histoire que l'on me raconte ? Comment l'abord extérieur de la personne et de son intérieur vont influencer sur moi et sur l'écriture ? Quelles résonances son histoire va provoquer en moi, déclencher quel type de récit ? Bref, comment raconter la vie, notre vie, nos vies ?

La rencontre avec ces sept femmes, âgées de plus de 70 ans, habitant toutes des HLM dans ce même quartier parisien du quinzième arrondissement m'a beaucoup enrichi non seulement à cause de la mémoire qu'elles incarnent et qui éclairent notre présent (les fameuses petites histoires qui font la grande Histoire) mais également par leur foi dans la vie qui les ont fait traverser bien des drames et relever bien des défis, encore aujourd'hui. Leur parcours, je crois, incitent au respect et au dépassement de nos propres difficultés contemporaines.

Que toutes ici soient remerciées vivement ainsi que l'ensemble des partenaires et le maître d'œuvre de ce projet : Didier Ruiz.

### **Olivier Charneux**

*Olivier Charneux est écrivain. Il a publié des romans, des récits autobiographiques, du théâtre : Nous vivons des vies héroïques, La grande vie et Les dernières volontés aux Editions Stock, L'enfant de la pluie et Etre un homme aux Editions du Seuil, La Course au Soleil in Aimer sa mère, Actes Sud-Papiers.*

